

Avant-propos

J'ai commencé à écrire ce livre il y a plus de vingt-cinq ans avec l'intention de raconter l'histoire de ma vie, ce qui a donné plus de cinq mille pages. Aujourd'hui, il s'agit avant tout d'une recherche de moi-même ; le récit est le moteur de la découverte. C'est une tentative pour plonger dans mon passé et, plus important encore, au fond de moi-même, une tentative pour rassembler les morceaux épars de mon existence. Je vais m'efforcer de disposer ces morceaux de façon à former une mosaïque. Une mosaïque que je puisse contempler sans honte. Je veux donner une image vraie de moi-même, sans complaisance, une image que ma femme et mes fils pourront regarder en face. D'autres, peut-être, auront envie eux aussi de partager cette découverte.

Les plus grands mensonges sont ceux que nous nous faisons à nous-mêmes, déformant notre vision, occultant certains épisodes de notre vie, en embellissant d'autres. Ce qui reste, pourtant, ce ne sont pas les faits bruts de l'existence, mais la vision que nous en avons. Tel est notre être véritable.

Plus j'avance sur le chemin qui mène à la découverte et à l'accomplissement de moi-même, et plus je suis impatient. Le temps presse : j'ai peur de disparaître avant d'avoir pu réunir tous les morceaux de la mosaïque et contempler l'œuvre achevée.

La boîte en or

Je suis arrivé sur terre dans une magnifique boîte en or ornée de fleurs et de fruits délicatement ciselés, et suspendue au ciel par de fins rubans d'argent.

Par une belle matinée d'hiver, ma mère faisait cuire du pain dans la cuisine, lorsqu'il lui sembla voir quelque chose dehors. Après avoir essuyé la buée sur la vitre, elle aperçut la belle boîte en or qui brillait dans la neige. Elle jeta un châle sur ses épaules, se précipita dans le jardin et... me découvrit. Un beau bébé ! Un petit garçon tout nu, qui souriait. Elle me prit avec infiniment de précautions et me serra contre sa poitrine pour me réchauffer. Puis elle m'emmena à l'intérieur.

C'est ainsi que je naquis. Je sais que c'est vrai parce que c'est ma mère qui me l'a dit.

Lorsque l'on me raconta cette histoire pour la première fois, je m'inquiétai de la boîte en or. « Qu'est-ce qu'elle est devenue, maman, cette boîte en or avec les rubans d'argent ?

— Je n'en sais rien. Lorsque j'ai regardé par la fenêtre, elle avait disparu.

— Mais pourquoi tu n'avais pas pris la boîte ?

— Mais parce que, quand je t'ai trouvé, j'étais si heureuse que je ne pouvais penser à rien d'autre. »

Je regrettais que ma mère eût ainsi laissé disparaître la magnifique boîte en or. Mais j'étais aussi très heureux de représenter aux yeux de ma mère quelque chose de plus

*important qu'une boîte en or avec des rubans d'argent
qui montaient jusqu'au ciel. Depuis ce jour-là, j'ai tou-
jours su que je serais quelqu'un.*

Mais pendant longtemps, je ne fus rien.

46 Eagle Street

« Rien », cela voulait dire être le fils d'un immigrant juif de Russie, illettré, dans la ville WASP¹ d'Amsterdam, État de New York, à 55 kilomètres au nord-ouest d'Albany. Cela voulait dire vivre dans l'East End, de l'autre côté de la ville, loin de Market Hill où vivaient les riches. « Rien », cela voulait dire vivre au 46 Eagle Street, une minuscule maison en planches grises, de deux étages, la dernière maison d'une rue en pente, près des usines, des voies de chemin de fer et de la Mohawk.

Mon père, Herschel Danielovitch, était né à Moscou vers 1884, et il avait fui la Russie vers 1908 pour ne pas partir à la guerre contre le Japon. À cette époque, lorsque les paysans ignorants comme mon père étaient enrôlés, on leur attachait du foin sur une manche et de la paille sur l'autre, pour leur apprendre à distinguer leur main droite de leur main gauche. Ma mère, Bryna Sanglel, issue d'une famille de paysans ukrainiens, demeura en Russie et travailla dans une boulangerie pour économiser de l'argent. Au bout de deux ans, elle put rejoindre mon père en Amérique. Elle voulait que ses enfants voient le jour dans ce pays merveilleux où les rues étaient pavées d'or (ce sont ses propres mots !).

1. WASP : initiales de *White, Anglo-Saxon, Protestant* : quintessence de la normalité respectable aux États-Unis (*N.d.T.*).

À présent, l'île d'Ellis a été transformée en musée, mais entre 1892 et 1924, c'est là que débarquèrent plus de seize millions d'émigrants. Entassés dans des entrepôts dans une effroyable odeur de vomissures, ils contemplaient en silence, les yeux écarquillés, la statue de « La Liberté éclairant le monde », sur l'île voisine de Bedloes.

« Donnez-moi vos pauvres, vos épuisés, vos masses agglutinées qui cherchent à respirer librement. » Quels mots admirables, mais les émigrants, Polonais, Italiens, juifs russes, étaient parqués comme du bétail, grossièrement traités par des fonctionnaires, contraints d'arborer, épinglées à leurs vêtements, des cartes portant leurs noms, ou du moins le nom qu'avait compris un quelconque employé. Il fallait avoir des papiers en règle, passer des visites médicales. Mais quelque dur que fût l'accueil, ceux-là avaient encore de la chance. Tout valait mieux que ce qu'ils avaient quitté. Ils abordaient l'Amérique avec espoir, détermination, et un peu de peur. On n'en renvoya que deux cent cinquante mille. Trois mille préférèrent se suicider en Amérique plutôt que de retourner vivre dans le pays qu'ils avaient fui.

Mon père et ma mère faisaient partie de ceux qui avaient de la chance : ils fuyaient la Russie des pogroms, les jeunes Cosaques excités par la vodka, qui s'amusaient à fendre le crâne des juifs dans les rues des ghettos, au grand galop de leurs chevaux. L'un des frères de ma mère fut ainsi tué dans la rue, sous ses yeux.

Mon père avait appris le métier de tailleur, mais ses mains étaient si grandes et si épaisses qu'il ne pouvait manier l'aiguille avec délicatesse. Alors on lui liait le pouce et l'index pendant toute sa journée de travail. Il faisait froid en Russie, en hiver, et il n'avait pas de chaussures, seulement de la toile à sac pour envelopper

ses pieds. Il sautait d'un pied sur l'autre, frottant le pied contre la jambe pour se réchauffer.

Herschel et Bryna Danielovitch finirent par échouer à Amsterdam, dans l'État de New York, et se mirent en devoir de procréer. En 1910, 1912 et 1914, naquirent mes sœurs Pesha, Kaleh et Tamara. Puis ce fut moi, Issur, en 1916. Puis trois autres filles : les jumelles Hashka et Siffra en 1918, puis finalement Rachel en 1924 : ma mère avait alors quarante ans.

Danielovitch signifie « fils de Daniel », j'en déduis donc que mon grand-père paternel devait s'appeler Daniel, mais je n'en suis pas sûr. Plus tard, nous nous sommes appelés « Demsky », parce que le frère aîné de mon père, Avram, qui l'avait précédé à Amsterdam, avait été pour une raison inconnue appelé « Demsky ». Mon père devint donc Harry Demsky. Un autre de ses frères avait acheté une petite boutique de cordonnier à un dénommé Greenwald. Le nom figurait sur l'enseigne. Un jour, un client entra dans la boutique : « C'est bien vous, le patron du magasin ? – Oui. – Eh bien, monsieur Greenwald... » Pour le reste de sa vie, il conserva le nom de Greenwald.

Mes sœurs et moi sommes tous nés le 7 ou le 14 du mois. Comme cela nous semblait tout de même étrange, nous décidâmes un jour de vérifier nos certificats de naissance : pas un seul d'entre nous n'était né un 7 ou un 14. En fait, ma mère, illettrée, savait seulement que nous étions nés au cours de la première ou de la deuxième semaine du mois. C'est ainsi que mon anniversaire, le 9 décembre, fut toujours célébré le 14.

Ma vie m'apparaît comme une pierre jetée à la surface d'un étang. Les premières rides seraient la sécurité de la cuisine. Je me souviens de merveilleux moments de tranquillité dans la cuisine, havre de paix et refuge pour moi. Mes trois sœurs aînées étaient à l'école, les trois

plus jeunes dormaient ou... n'étaient pas encore nées. Seulement maman et moi. Quelle paix, quel bonheur douillet ! Parfois, dans cette cuisine si calme, le soleil se mettait à danser sur les murs, au rythme des mouvements de ma mère qui pétrissait le challah, le pain du sabbat.

« C'est quoi sur le mur, maman ?

— Les anges qui font du pain. »

Je croyais ce que ma mère me disait. Le tonnerre, c'étaient les anges qui jouaient aux boules. La neige, c'étaient les anges qui balayaient la terrasse du ciel.

J'étais heureux dans la cuisine, avec le poêle à bois. Il n'y avait que ma mère, les anges et moi.

Finalement, il a bien fallu que je quitte la cuisine. J'ai vécu parfois des aventures, tôt le matin : cul nu, vêtu seulement d'une chemise, je sortais de la maison et courais jusqu'à la porte donnant sur la rue. Ma mère me courait après, m'enlevait sous le bras et me ramenait à l'intérieur. Je me faisais l'effet d'un vrai coquin, hardi et même téméraire.

Je me souviens de mon premier jour d'école, mon premier voyage loin de la maison. Non loin de chez moi, je trébuchai et tombai dans une flaque de boue. Je dus rentrer me changer pour pouvoir aller à l'école. Que de dangers quand on quitte la maison ! Je songe à cela lorsque je me souviens de mon fils Peter me disant : « Je veux pas aller à l'école maternelle, papa ! Je veux rester à la maison ! Je veux rester à la maison ! » Eh oui, il veut rester à la maison, où il se sent tellement au chaud, en sécurité. Pourtant, la vie est là, qui pousse les enfants hors de chez eux, pour leur apprendre à se débrouiller par eux-mêmes. Mais en chacun de nous, il existe un être qui ne veut pas quitter sa maison. Un être qui ne veut pas être jeté dans le tourbillon de la vie, un

être satisfait, peut-être, comme je l'étais, de la vie qu'il mène dans la quiétude de la cuisine.

Le jour de la rentrée, ce furent mes sœurs aînées qui me conduisirent au jardin d'enfants, à un pâté de maisons de là. Cette école se nommait la *Fourth Ward School*, mais nous l'appelions « *Fort Wart* ». Elles me laissèrent à la porte, et l'institutrice me prit par la main. Je me souviens encore du regard que je jetai en coin à mes sœurs qui montaient à l'étage supérieur : comme elles me semblaient grandes ! On me tira dans la salle de classe, au milieu des petits enfants, loin de mes sœurs, loin de ma mère.

Il me fallut m'adapter à l'anglais parlé à l'école, bien différent du sabir anglo-yiddish pratiqué à la maison. Un jour que ma maîtresse me demandait où se trouvait mon carnet de notes, je lui répondis que je l'avais laissé dans l'*almer* (le garde-manger). Je ne connaissais pas d'autre mot, mais cela ne me semblait nullement un manquement de ma part. De retour à la maison, je déclarai : « Tu sais quoi, maman ? La maîtresse est tellement bête qu'elle ne sait même pas ce que c'est qu'un *almer* ! » J'avais probablement laissé là mon carnet parce que mes parents ne l'avaient pas signé. Ma mère ne savait signer que d'un X. Des années plus tard, je lui appris à écrire son nom. Elle s'exerça longtemps, et avec beaucoup de difficultés finit par savoir l'écrire : Bryna.

À l'école, je ne m'appelais plus Issur Danielovitch. À l'époque, tout le monde dans le quartier nous connaissait sous le nom de Demsky. Mon père était Harry. Quant à Bryna, le nom de ma mère, il s'était transformé en Bertha. Mes sœurs avaient toutes, elles aussi, des noms américains : Pesha était devenu Betty, Kaleh était devenu Kay, et Tamara Marion. Les jumelles s'appelaient désormais Ida et Frieda, et Rachel s'était transformée en Ruth. Mon nouveau nom à moi

était Isadore, mais ce nom je le détestais, bien qu'on eût cherché à me consoler en m'expliquant que cela voulait dire *Isis adorer*, adorateur d'Isis. Le surnom était pire encore : Izzy.

C'est ainsi que fut oublié le petit Issur Danielovitch, avec son côté timide, rêveur, sensible, un peu passif, un petit garçon qui croyait aux anges. Place désormais à Izzy Demsky, qui allait apprendre à se montrer dur, à affronter la vie dans la cité d'Amsterdam.

Amsterdam, 31 000 habitants, était une ville industrielle de première importance. Avec trois grandes usines de tapis, dont Sanford et Mohawk, qui sortaient plus de 12 000 kilomètres chaque année, sa production était la première des États-Unis. La ville était le premier producteur de sous-vêtements tricotés du pays, et le deuxième pour l'ensemble de la production d'articles tricotés. Elle s'enorgueillissait de la plus grande usine de boutons de nacre jamais construite. Chaque année, neuf usines produisaient 1,75 million de balais, plus que partout ailleurs dans le monde, tandis que deux ateliers de soieries produisaient 100 000 paires de gants. Dans toutes ces entreprises, il n'y avait pas un seul ouvrier juif. Les juifs ne pouvaient travailler dans les filatures.

Mon père, qui avait fait du négoce de chevaux en Russie, dénicha un cheval et une petite carriole, et devint chiffonnier, ramassant vieux chiffons, morceaux de métal et bric-à-brac de toute sorte en échange de menue monnaie. Ramasser ce dont les autres ne veulent plus : dure façon de gagner sa vie ! Même dans Eagle Street, dans le quartier le plus pauvre de la ville, là où les gens luttaienent durement pour survivre, le chiffonnier était tout en bas de l'échelle. Et moi, j'étais le fils du chiffonnier.

Mon père était rarement à la maison. Il partait tôt le matin pour aller se faire raser ou couper les cheveux. Il

était toujours très soigné, mais ne se rasait jamais lui-même. Ensuite, il allait prendre son petit déjeuner dans un café voisin : soit chez Carmel, soit chez DiCaprio's Diner, dans East Main Street. Carmel était un Italien nerveux, de très petite taille. Mon père commandait une tasse de café à cinq *cents*, en buvait la moitié, puis déclarait : « Carmel, ce café est trop chaud. Tu pourrais mettre un peu plus de lait ? » Carmel s'exécutait, et mon père obtenait ainsi une demi-tasse gratuite. Le lendemain, mon père s'exclamait : « Carmel, il est trop froid. Tu pourrais remettre un peu plus de café chaud ? » Au bout d'un certain temps de ce manège, Carmel se mettait à faire les cent pas derrière son comptoir en grommelant : « Trop chaud, trop froid, trop chaud, trop froid ! » Un jour, mon père se plaignit que le café était trop froid. Carmel versa alors le contenu de sa tasse dans un petit pot et le réchauffa. Mon père prit la mouche et s'en alla au café voisin, chez DiCaprio's Diner. Il finit par être mal vu chez DiCaprio's, retourna chez Carmel : c'était le début d'une histoire sans fin.

Tous les jours, mon père parcourait les rues sur sa carriole en criant : « Chiffons ? Qui a des chiffons ? » Il était généralement de retour en début d'après-midi : il ne travaillait jamais une journée entière. Souvent, lorsque je rentrais de l'école, je le voyais conduire sa carriole pleine de vieux objets et de chiffons. Je sautais alors sur la carriole, escaladais le bric-à-brac et allais m'asseoir à côté de lui. Une fois ou deux je me suis dit que je le gênais, mais je tenais surtout à ce qu'il sache que je n'avais pas honte de lui. Je voulais qu'il sache que je l'aimais.

J'aidais ensuite mon père à fourrer les chiffons dans des sacs de toile. Je ménageais quatre trous en haut des sacs, glissais un vieux bas de femme dans les trous et entassais les sacs en piles. Je finis par devenir très habile

au bourrage des sacs et je crois que même aujourd'hui je n'ai pas perdu la main. Les métaux, cuivre, zinc, plomb, laiton, étaient triés, découpés et entassés dans la cour en attendant d'être vendus. Notre cour était toujours pleine de fourbi.

Mon père, un grand buveur, passait une grande partie de son temps dans les bars, et une fois là-bas, une grande partie de son temps à se battre. Un jour, il se battit contre sept hommes à la fois. Il en jeta un par une fenêtre, sauta par-dessus le comptoir et en estourbit quelques autres à coups de bouteille. Ils restèrent tous sur le carreau. Au tribunal, le juge considéra d'un air songeur les blessures qu'on lui présentait : yeux au beurre noir, nez cassés, côtes fêlées, et débouta les plaignants : il lui paraissait impossible qu'un individu ait pu seul rosser autant d'hommes à la fois. D'autres histoires couraient sur mon père, qui finissaient par lui donner la stature d'un héros de légende : il décapsulait les bouteilles et broyait du verre avec ses dents ; il faisait la tournée des bars avec une barre de fer et pariait, contre des verres, qu'il parviendrait à la tordre : bien sûr, il réussissait ; on le disait imbattable au bras de fer. C'était probablement le juif le plus bagarreur et le plus costaud de toute la ville, le *Bulvan*. Il y avait d'autres camelots juifs, mais aucun n'osait se rendre sur Cork Hill, le quartier irlandais. Aucun, sauf mon père. Ma mère me mettait en garde : elle n'avait aucune envie que je lui ressemble.

Mon père se débrouillait toujours pour trouver de l'alcool, même pendant la Prohibition. Il avait parmi ses amis beaucoup d'Italiens qui fabriquaient du vin ou des Ukrainiens qui fabriquaient de l'alcool de grains. Lorsque ces sources étaient taries, il parvenait à en trouver ailleurs. Un jour, lors d'une cérémonie à la synagogue, le rabbin prit la bouteille de vin. Vide. Tous

les regards se tournèrent vers mon père, assis au premier rang. « Harry, c'est toi qui as bu le vin ? – Mais de quoi parlez-vous ? » Son haleine empestait l'alcool. Ils voulaient l'exclure de la synagogue, mais un ami de mon père, Stan Rimkunas, un Lituanien, mécanicien auto qui vivait dans la même rue que nous, lui trouva un avocat. D'après cet avocat, mon père ne risquait rien, mais la synagogue, elle, pouvait avoir des ennuis parce qu'elle laissait de l'alcool à portée des fidèles. Elle risquait même la fermeture. Le rabbin prit mon père à part et lui offrit 50 dollars pour qu'il ne porte pas plainte. Mon père accepta. En apprenant la transaction, l'avocat lui dit : « J'espérais que vous alliez en tirer 3 ou 400 dollars, car l'affaire était bien engagée. » Mon père se montra furieux d'avoir soldé la plainte pour si peu. « Oy ! Oy ! J'aurais pu en tirer 3 ou 400 dollars ! Et j'en ai pris que cinquante ! Vous auriez dû me dire combien ça valait. Oy ! »

Mon pauvre père ! Pauvre Harry ! Pourquoi était-il chiffonnier ? Il avait une personnalité très forte, et lorsqu'il racontait ses histoires, les gens étaient littéralement hypnotisés. Jamais il ne laissait indifférent. Chiffonnier ou pas, tout le monde le connaissait. Il ressemblait à certains des personnages que j'incarnerais plus tard au cinéma. Il aurait fait un merveilleux acteur.

J'aimais mon père et le haïssais tout à la fois. C'était un chiffonnier, il conduisait une carriole et il ne savait ni lire ni écrire. Mais pour moi, c'était un grand homme. Il était si fort. C'était un homme. J'avais envie qu'il m'accepte, qu'il me fasse des compliments. Le soir, je passais devant le bar dont les rideaux étaient remontés haut, de façon à ce que les enfants ne pussent voir à l'intérieur. J'entendais la voix de mon père, la façon qu'il avait de rouler les r : il devait être en train de raconter à ses copains de beuverie quelque histoire

arrivée en Russie : je les entendais tous éclater de rire. C'était un monde d'hommes. Ni les femmes ni les enfants n'y étaient acceptés. J'attendais avec impatience que mon père me prenne par la main pour me conduire dans ce monde d'hommes.

Un jour, il m'en donna un avant-goût. Par une chaude journée d'été, il me prit par la main et me conduisit dans un bar. Je m'en souviens encore comme si c'était hier : la lumière violente du soleil se déversant à travers les vitres, les ombres noires qui offraient un tel contraste... exactement comme dans les films que j'allais tourner plus tard. L'établissement était désert, il n'y avait que le barman. Mon père m'offrit un verre de framboise de Logan. Nectar des dieux ! Un bref instant, j'avais pénétré dans le monde des hommes, même si ceux-ci n'étaient pas encore là. Mais j'étais dans leur antre. Plus tard, je fréquenterais souvent de tels lieux en compagnie de Burt Lancaster ou de John Wayne, et chaque fois je ne pourrais m'empêcher de sourire tant il me semblait que nous étions encore des enfants jouant à être des hommes.

En descendant East Main Street pour rentrer chez lui, Issur voulait voler. Ah ! défier la pesanteur et franchir les limites de la Terre. Il se mit à courir, vite, de plus en plus vite. Avec suffisamment d'élan, peut-être pourrait-il s'élever au-dessus du sol et gagner les nuages. Alors, il pourrait observer de très haut les habitants d'Amsterdam. Il serait complètement libéré de son environnement. Des années plus tard, Issur atteindrait le même détachement en se fondant dans l'âme de ses personnages, comme Vincent van Gogh peignant ses tourbillons de couleur dans la lumière aveuglante de la ville d'Arles.